

pelé par les personnes qui donnent de grands repas; il trouve dans son modeste salaire de quoi être généreux, et, pour ainsi dire, prodigue. Il passe sa vie à faire ce qu'il a toujours fait, des heureux. Il n'y a pas un jour de perdu dans cette existence vouée au bien. A chaque instant on découvre quelque nouvelle preuve de cette générosité inépuisable dont l'exercice lui est si doux. Tantôt ce sont de pauvres enfants qu'il met à ses frais en nourrice; d'autres, dont il paye l'apprentissage. Tantôt il achète des outils pour les ouvriers qui n'ont pas même le moyen de se livrer aux travaux de leur profession. D'anciens parents de son maître obtiennent de lui des sommes assez fortes, qu'ils ne lui rendront pas, et dont il ne songera jamais à exiger le remboursement.

Tel est Eustache. Tel est cet homme qui honore l'humanité. Quand la louange vient le chercher, il la repousse avec sa simplicité habituelle par ces mots : « Ce n'est pas pour les hommes que je fais cela, c'est pour le Maître qui est là-haut! »

§ II. CULTES INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR.

Il ne suffit pas de connaître Dieu; il faut montrer par des signes sensibles qu'on le connaît et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer; ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle les cérémonies de la religion :

Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son créateur sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime, sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. (FÉNELON.)

La divinité, qui n'a aucun besoin de nos hommages, nous commande cependant de l'honorer, parce que nous ne pouvons approcher d'elle par la pensée sans devenir plus purs. (C.)

La prière est la respiration de l'âme, et qui ne prie pas ne vit plus. (JOSEPH DE MAISTRE.)

Qui craint et aime Dieu pratique la religion, et qui pratique la religion honore ses ministres. (B.)

La prière.

Un homme demandait à saint Macaire¹ comment il de-

1. De 300 à 390.

vait prier : « Mon frère, lui répondit le saint, il n'est pas besoin d'employer beaucoup de paroles; il suffit d'élever les mains vers le ciel et de dire : « O mon Dieu! que votre volonté soit faite! » Et quand vous vous sentirez combattu par quelque tentation pressante, dites du fond de votre cœur : « O mon Père! secourez-moi! » car Dieu sait bien ce qui vous est nécessaire. »

Puisqu'il est si facile de prier, comment se fait-il que tant d'hommes négligent une pratique si salutaire et si sainte?

A ce sujet, nous rapporterons les paroles naïves d'un enfant appartenant à une de nos écoles primaires.

Cet enfant disait à son père, qui ne s'était jamais occupé de pensées religieuses : « Mon père, pourquoi ne priez-vous jamais pour moi, comme les parents de mes camarades prient pour leurs enfants? Cela me porterait bonheur.

— Mon fils, répondit-il, il n'est pas étonnant que je ne prie pas pour toi; je n'ai jamais prié pour moi-même.

— Eh bien! mon père, je prierai pour vous et pour moi, et nous nous en trouverons bien tous les deux. »

Le père, ému par ces paroles touchantes, joignit ses prières à celles de son fils, et dès lors le bonheur entra dans leur maison....

C'est surtout dans la prière qu'on trouve des forces contre les pensées dangereuses; c'est par elle qu'on triomphe des mauvaises habitudes.

C'est grâce à ce secours salutaire qu'un habitant d'un de nos départements du Midi parvint, il y a quelques années, à se soustraire à la fatale domination du vice.

Cet homme, adonné depuis quarante ans au vice dégradant de l'ivrognerie, déplorait souvent son malheur. Presque tous les matins il s'indignait de sa faiblesse, et jurait à sa femme et à ses enfants d'être à l'avenir fidèle à la loi de la tempérance; et presque tous les soirs on le voyait, chancelant sous le poids de l'ivresse, se traîner jusqu'à sa demeure, où l'aisance avait régné autrefois, mais où, par l'effet de ce malheureux vice, tout offrait aux yeux l'image de la misère.

Un jour, le vénérable curé de son village, pressé par un zèle charitable, alla voir ce malheureux : « Mon ami, lui dit-il, pendant que vous restez ainsi captif sous le joug d'une habitude vicieuse, oubliez-vous que la mort s'avance et que le jugement la suit ? »

— Non, monsieur, je ne l'oublie pas ; mais je suis un misérable que la fatalité entraîne. Tous les jours je lutte, je combats. Je veux et j'espère vaincre.... mais je suis toujours vaincu. Cette habitude invétérée est plus forte que moi.... Ah ! je vois bien que la mort seule pourra m'en délivrer!... »

Tandis qu'il parlait ainsi, le malheureux se cachait le visage avec ses mains, et entre ses doigts on voyait couler ses larmes.

Le vénérable ministre de la religion se sentait vivement ému. Il lui répondit avec douceur :

« Vous luttez, vous souffrez!... C'est bien, mon ami. Les luttes mêmes dans lesquelles vous êtes vaincu prouvent que vous êtes capable d'une bonne résolution, et qu'il vous reste encore de l'énergie. Mais n'auriez-vous pas jusqu'ici partagé une erreur trop commune ? N'auriez-vous pas pensé que l'homme peut se délivrer du mal, par sa seule force, sans le secours de Dieu ; qu'on peut se *sauver* sans le *Sauveur* ? »

Le vieillard demeura interdit, et, regardant le vénérable prêtre, il eut l'air de lui demander ce qu'il voulait dire.

« Je vais m'expliquer, continua l'homme de Dieu toujours avec la même douceur. Avez-vous recours à l'Esprit-Saint, qui seul donne l'intelligence et la force ? Priez-vous ? »

— Hélas ! répondit le vieillard, je n'ose. Je suis indigne, je le sens, je suis indigne de prier. J'ai voulu l'essayer quelquefois, mais en vain. Après avoir balbutié quelques mots du bout des lèvres, je m'arrêtais ; la honte étouffait les paroles dans ma bouche, il me semblait qu'une voix intérieure me criait : « Tais-toi, misérable ! Mérites-tu que Dieu t'écoute ? »

— Ainsi donc, vous voilà engagé dans un cercle dont vous ne pouvez sortir. Vous ne priez pas, parce que vous vous sentez vicieux, et vous ne pouvez vous délivrer de votre vice, parce que vous ne priez pas. Il faut en finir. Le jardin du presbytère a besoin de quelques journées de travail. Prenez votre bêche et suivez-moi. Vous travaillerez dès aujourd'hui ; vous serez nourri au presbytère, et, la journée finie, vous ferez la prière du soir dans l'église, avec moi et votre famille, qui viendra vous y rejoindre. Vous prierez, nous priions tous pour vous ; et, quand vous aurez contracté l'habitude de la prière, vous puiserez dans ce pieux exercice le courage et la force. »

Le vieillard, ouvrant son âme à l'espérance, suivit au presbytère son vertueux guide. Le soir, il pria, et trouva dans cet exercice une douceur infinie. Il lui semblait que son âme, s'élevant au ciel sur les ailes de la prière, se dégageait insensiblement des horribles liens du vice. Depuis ce jour il ne laissa plus lever l'aurore, il ne laissa plus les ténèbres couvrir la terre sans invoquer, par une prière ardente, celui de qui viennent toutes les bonnes pensées. Dès ce moment il devint un autre homme. A la vérité, il eut encore des combats à livrer, il chancela encore de temps en temps ; il tomba même une fois ou deux ; mais insensiblement ses pas s'affermirent ; il marcha avec fermeté dans la route du bien. Le calme de la conscience, la considération publique, l'aisance, tout revint à la fois, et cet homme, devenu exemplaire par sa conduite, et sa famille, si longtemps en proie à toutes sortes de chagrins et désormais heureuse, ne passent pas un seul jour sans remercier Dieu et sans bénir son digne ministre.

Confiance en la divine Providence.

La vie humaine est réglée et surveillée par la divine Providence. C'est ce que nous fait parfaitement comprendre un auteur contemporain par ce récit allégorique :

Un homme s'égare pendant la nuit. A la lueur d'un ciel

étoilé, il découvre un palais, il y entre. Des serviteurs de toute espèce s'empresent sur ses pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'ils ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins. Quelques-uns se taisent et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui. On attache aux lambris des lampes étincelantes, on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et rafraîchissants en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir à son profit des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartements, sonne les heures et donne le signal des travaux, qui rentrent encore dans la classe des jouissances.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui, et que le silence est ordonné autour de sa couche. Son réveil est marqué par de nouvelles attentions dont il est l'objet. Le maître du palais ne se montre pas. Le voyageur s'éloigne, et il poursuivra sa route sans l'avoir personnellement vu. Mais, frappé de l'accord, de l'ordre, de la dignité, de la promptitude et de l'exactitude du service qui s'est fait sous ses yeux, il emporte avec lui le sentiment de la présence du maître. Il se gardera toute sa vie de dire qu'il a résidé dans un château abandonné, où l'arrivée d'un hôte aurait été un accident imprévu, et où rien n'aurait été préparé pour recevoir.

Il se permettra encore moins de penser que le propriétaire est un être malfaisant, parce que de nouveaux voyageurs, s'étant présentés, au lieu de jouir fraternellement des douceurs de cet asile, se sont pris de querelle ensemble.

Il ne sera pas surpris que de cette mésintelligence il soit résulté divers accidents, tels que la faim et la détresse d'un certain nombre de commensaux privés en partie, par l'avidité et l'égoïsme de quelques-uns, des bienfaits de l'hospitalité offerte à tous : car il a remarqué que les buffets, les lits de repos et les garde-ropes étaient assez copieusement garnis pour suffire à tous les besoins.

Cependant le désordre momentanément dont il a été témoin provoque les réflexions du voyageur. Il s'étonne que le prince hospitalier qui a recueilli tant d'inconnus auxquels il ne devait rien, n'ait pas, en intervenant dans leurs débats, empêché les spoliations ou les violences. A ses yeux, ces abus de la force blessent autant les lois de la justice que la dignité du maître du palais. Il se représente principalement quelques honnêtes compagnons de route, qui, par la bonté de leur caractère, ont excité tout son intérêt, et qui, avec des droits à un meilleur sort, ont été indignement dépouillés et outragés.

C'est au milieu des tristes pensées que ces souvenirs réveillent, que le voyageur poursuit son chemin; mais tout à coup il est abordé par un vieillard qui le salue en lui disant : « Croyez-vous que les choses en restent là? Le prince a tout vu, il a tout entendu. Chacun sera traité suivant ses œuvres. Ne savez-vous pas que, par un pouvoir dont la source se perd dans les âges, il oblige les voyageurs qui traversent la forêt à séjourner plus ou moins de temps dans le château, pour qu'il puisse acquérir une connaissance parfaite de leurs bonnes qualités? Indulgent pour leurs fautes, mais sévère pour toute habitude coupable, il va les attendre dans un palais voisin de celui que nous quittons, et où le même pouvoir les forcera de porter leurs pas; c'est là qu'il se réserve de récompenser ou de punir; c'est là que chacun rendra un hommage volontaire ou forcé aux saintes lois de la justice. »

A ces mots un trait de lumière frappe l'intelligence du voyageur. Tout s'explique, tout se dévoile à ses yeux. Il bénit la sagesse du souverain de qui il a reçu les bienfaits de l'hospitalité; également consolé du passé et rassuré sur l'avenir, il s'avance vers le terme de sa course; déjà il entrevoit sans frayeur le péristyle du second palais, dont l'architecture, d'un style un peu austère, se dessine dans le lointain vaporeux. Placé sous la main d'un maître qui lui doit protection et justice, il s'endormira partout avec confiance. Il a été vu; c'est assez. (KÉRATRY.)

Respect pour la religion et pour ses ministres.

Rodolphe de Habsbourg¹, qui fut depuis empereur, monté sur un superbe coursier, allait un jour dans la forêt pour y chasser : son écuyer portait ses javelots et marchait à sa suite. Arrivé dans une prairie, Rodolphe entend une clochette retentir : c'était un prêtre en cheveux blancs précédé de son clerc, et portant entre ses mains l'hostie consacrée. Rodolphe se découvre avec respect.

A travers la prairie coulait un torrent, grossi par les pluies, qui arrêtait les pas des voyageurs. Le prêtre s'empresse d'ôter sa chaussure pour traverser les eaux larges et froides du torrent.

« Que faites-vous ? s'écrie Rodolphe en le regardant.

— Je cours chez un mourant qui soupire après cette nourriture céleste. Le pont sur lequel on passait le ruisseau vient d'être emporté; mais il ne faut pas que le mourant soit privé du salut auquel il aspire; je vais traverser le courant pieds nus. »

Rodolphe ne veut pas souffrir que le bon vieillard s'expose ainsi : il le fait monter sur son cheval, et lui met entre les mains la bride magnifique. Ainsi le prêtre pourra porter la nourriture fortifiante au malade qui l'appelle et remplir un devoir sacré. Puis le jeune homme retourne à son château, heureux d'avoir renoncé au plaisir de la chasse, pour faire un acte de piété et d'humanité en même temps.

§ III. MORT CHRÉTIENNE.

Vis de telle manière que si la mort te surprend, elle te trouve toujours prêt. (*Imitation de J. C.*)

Celui qui s'acquitte bien de ses devoirs, se prépare tous les jours à la mort et peut la voir venir sans terreur :

L'heure sonne, le temps a cessé pour le juste; il va demander à Dieu

1. Empereur d'Allemagne en 1273; d'Autriche, remplacée aujourd'hui par c'est de lui que descendait la maison la maison de Lorraine.

sa récompense. C'est un fils qui a voyagé, et qui retourne vers son père. (*Cours de morale.*)

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour. (LA FONTAINE.)

L'homicide de soi-même, qu'on nomme suicide, est un crime d'autant plus grand, qu'il implique l'impénitence finale. (*Theologie chrétienne.*)

Un soldat ne peut, sans honte ni sans crime, abandonner le poste où son chef l'a placé; et tu penses, toi, avoir le droit d'abandonner, sans l'ordre de Dieu, le poste de la vie, où Dieu t'a mis! (*Moralistes anciens.*)

Tableau de la mort du Juste.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre : venez voir mourir le fidèle. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants¹, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balançait dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort.

Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt à peu près les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille

1. Allusion à la mort de Socrate, célèbre philosophe athénien.